

COMMENT FAIRE SCIENCE AUTREMENT A L'ERE DE L'ANTHROPOCENE? D'UN GESTE ETHIQUE ET POLITIQUE EN VUE D'UNE EPISTEMOLOGIE DE LA RELATION

■ CHRISTINE DELORY-MOMBERGER

 <https://orcid.org/0000-0002-8425-0175>

Université Sorbonne Paris Nord

GIS LE SUJET DANS LA CITE

Sorbonne Paris Nord-Campus Condorcet

RÉSUMÉ

Il s'agit de redéfinir pour le courant de la recherche biographique – tout comme l'ensemble des sciences humaines et sociales – un positionnement épistémologique, éthique et politique face aux questionnements que suscitent les phénomènes anthropiques mettant en question les formes de vie et les conditions d'habitabilité de la Terre. La conscience de l'impact des activités humaines sur les écosystèmes terrestres et la redécouverte, à cette occasion, des interdépendances et des solidarités entre les vivants au sein d'un monde, sur un *sol* qui leur est commun, nous fait figurer ou refigurer que nous *appartenons* à la Terre. Ce déplacement et l'affirmation de cet ancrage nous amènent à repenser l'art et la manière de *faire science autrement* et à préciser une disposition éthique et politique en même temps qu'un concept critique propres à fonder un cadre interprétatif de conduite et de pensée dans notre courant de recherche biographique, définie comme une science du singulier.

Mots-clés : Science du singulier. Faire science autrement. Anthropocène. Disposition éthique et politique.

RESUMO

COMO FAZER CIÊNCIA DE FORMA DIFERENTE NA ERA DO ANTROPOCENO? DE UM GESTO ÉTICO E POLÍTICO PARA UMA EPISTEMOLOGIA DA RELAÇÃO¹

Trata-se de redefinir um posicionamento epistemológico, ético e político para a pesquisa biográfica – assim como para o conjunto das

¹ Tradução Carolina Kondratiuk, doutora em Educação pela Universidade de São Paulo e Universidade Paris 8; pesquisadora do GIS Le Sujet dans la Cité - Universidade Sorbonne Paris Nord e do Centro interdisciplinar de pesquisa "Cultura, educação, formação, trabalho" (CIRCEFT) - Universidade Paris 8.

ciências humanas e sociais – diante das questões levantadas pelos fenômenos antrópicos que colocam em risco as formas de vida e as condições de habitabilidade da Terra. A consciência do impacto das atividades humanas sobre os ecossistemas terrestres e a consequente redescoberta das interdependências e solidariedades entre os seres vivos em um mundo, um *solo* que lhes é comum, nos faz figurar ou refigurar que *pertencemos* à Terra. Esse deslocamento e a afirmação dessa ancoragem nos levam a repensar a arte e a maneira de *fazer ciência de forma diferente* e a especificar, simultaneamente, uma disposição ético-política e um conceito crítico capazes de fundar um quadro interpretativo de conduta e de pensamento no campo da pesquisa biográfica, definida como uma ciência do singular.

Palavras-chave: Ciência do singular. Fazer ciência de forma diferente. Antropoceno. Disposição ética e política.

ABSTRACT

HOW CAN WE DO SCIENCE DIFFERENTLY IN THE AGE OF THE ANTHROPOCENE? FROM AN ETHICAL AND POLITICAL GESTURE TO AN EPISTEMOLOGY OF RELATIONSHIP

The aim is to redefine an epistemological, ethical and political position for biographical research - as well as for the human and social sciences as a whole - in the face of the questions raised by anthropogenic phenomena that put life forms and the conditions of habitability on Earth at risk. Awareness of the impact of human activities on terrestrial ecosystems and the consequent rediscovery of the interdependence and solidarity between living beings in a world, a soil that is common to them, makes us imagine or refigure that we belong to the Earth. This shift and the affirmation of this anchoring lead us to rethink the art and way of doing science in a different way and to specify, simultaneously, an ethical-political disposition and a critical concept capable of founding an interpretative framework for conduct and thought in the field of biographical research, defined as a science of the singular.

Keywords: Science of the singular. Doing science differently. Anthropocene. Ethical and political disposition.

RESUMEN

¿COMO HACER CIENCIA DE OTRA MANERA EN LA ERA DEL ANTROPOCENO? DE UN GESTO ETICO Y POLITICO A UNA EPISTEMOLOGIA DE LA RELACION

Se trata de redefinir una posición epistemológica, ética y política de la investigación biográfica -así como de las ciencias humanas y so-

ciales en su conjunto- ante las cuestiones planteadas por los fenómenos antropogénicos que ponen en peligro las formas de vida y las condiciones de habitabilidad de la Tierra. La toma de conciencia del impacto de las actividades humanas en los ecosistemas terrestres y el consiguiente redescubrimiento de la interdependencia y la solidaridad entre los seres vivos en un mundo, un suelo que les es común, nos hace darnos cuenta o refigurarnos que pertenecemos a la Tierra. Este giro y la afirmación de este anclaje nos llevan a repensar de otro modo el arte y la manera de hacer ciencia y a precisar, simultáneamente, una disposición ético-política y un concepto crítico capaces de fundar un marco interpretativo de comportamiento y pensamiento en el ámbito de la investigación biográfica, definida como ciencia de lo singular.

Palabras clave: Ciencia de lo singular. Hacer ciencia de otra manera. Antropoceno; Disposición ético-política.

À Jean-Claude Bourguignon

Le caractère d'urgence que revêt une actualité disruptive que nous figurons sous le terme d'Anthropocène, renvoie à une autre urgence, celle de redéfinir pour le courant de la recherche biographique – tout comme l'ensemble des sciences humaines et sociales - un positionnement épistémologique, éthique et politique face aux questionnements que suscitent les phénomènes anthropiques mettant en question les formes de vie et les conditions d'habitabilité de la Terre, qu'il s'agisse, parmi bien d'autres manifestations planétaires, du réchauffement climatique ou de l'effondrement de la biodiversité. La conscience de l'impact des activités humaines sur les écosystèmes terrestres et la redécouverte, à cette occasion, des interdépendances et des solidarités entre les vivants au sein d'un monde, sur un *sol* qui leur est commun, nous fait figurer ou refigurarnos que nous *appartenons* à la Terre. Nous sommes insérés dans la communauté des vivants, nous agissons, éprouvons, pensons au sein d'un monde de liens réciproques, mettant ainsi un terme à une vision et une

pratique du monde qui ont cru pouvoir séparer nature et culture, qui ont donné à l'être humain, se voulant « maître et possesseur de la nature », une place hégémonique et qui, ce faisant, ont nié ou occulté les interdépendances entre les formes d'existence peuplant la biosphère. Cette prise de conscience constitue « une révolution de l'ensemble de notre vision du monde, une nouvelle compréhension de ce dont est fait le monde [...] » (Lanaspeze, 2021, p. 17).

Ce déplacement et l'affirmation de cet ancrage nous amènent à repenser l'art et la manière de *faire science autrement* et à préciser une disposition éthique et politique en même temps qu'un concept critique propres à fonder un cadre interprétatif de conduite et de pensée dans notre courant de recherche biographique, définie comme une science du singulier. Cette position requiert d'interroger à nouveaux frais le champ et la nature des relations des humains *entre eux, entre soi et soi* et *avec le monde* lorsque la conscience des dépendances et des vulnérabilités du vivant –

en nous, entre nous et hors de nous – ouvre à une compréhension relationnelle de l'être au monde, infléchissant de ce fait la recherche dans ses orientations épistémologiques et impactant le chercheur dans sa posture. Je tenterai dans cette communication de dégager quelques pistes possibles pour penser cette question ensemble.

Penser le nouveau grand récit du monde

Notre courant de la recherche biographique accorde une importance particulière à toutes les formes d'*écriture de la vie*. Nous entendons sous ce terme aussi bien les récits réalisés, les mises en forme discursives, notamment narratives et descriptives, du vécu que les représentations mentales selon lesquelles nous appréhendons le cours de notre existence et construisons le sens de nos expériences ; aussi bien les multiples manières dont, consciemment ou non, nous nous mettons nous-mêmes en espaces et en images – à travers des façons d'être et de paraître, de se tenir et de se mouvoir, de se signaler par le vêtement et la parure, de se manifester par l'allure, le geste et la parole – que les formes que nous donnons à notre inscription dans le monde à travers les relations et les résonances que nous y déployons. Mais ces diverses modalités d'*écriture de la vie* se déclinent sur un fond beaucoup plus large qui intéresse nos représentations biologiques, philosophiques, anthropologiques de la vie, lesquelles composent le *grand récit* que nous nous faisons collectivement et individuellement de nos rapports avec le vivant et avec les vivants.

Or ce grand récit est en passe d'être profondément transformé. Nous découvrons que *nous ne sommes plus seuls*, de cette solitude – cette *dé-solation* (cet état hors sol), dirait Hannah Arendt – que nous nous sommes

nous-mêmes créée et que nous avons élue comme signe et effet de notre prétendue *supériorité*. Assurément ce nous d'*espèce* devrait-il être plus que nuancé, tant il est le fait originaire d'une science et d'une culture occidentale mondialisée et ne fait pas droit à toutes les sociétés du passé et du présent où se distribuent autrement les relations des humains avec le monde et avec le vivant. Cependant, la pensée et le mode d'action de l'Occident s'étant répandus à l'ère contemporaine sur l'ensemble des sociétés humaines, ses catégories ont pris des dimensions planétaires. De sorte que c'est bien à un nouveau *grand récit* du monde et de la vie auquel l'espèce humaine est collectivement confrontée.

Nous n'en sommes encore qu'à balbutier ce récit. Comment raconter, s'interroge Baptiste Morizot (2017), nos relations et interrelations avec les vivants ? Comment ne pas reproduire le récit de la grande séparation reléguant tout ce qui n'est pas humain dans le monde des *moyens* et des *choses*, et comment ne pas non plus céder au récit d'une agentivité humaine, devenue force géologique, où « tout le non-humain serait hybridé d'humain, occultant toute altérité, toute extériorité, toute étrangeté de ce qu'on appelait auparavant la "nature" » (*Ibid.*, p. 75) ? Comment « raconter quel type de relation envisager envers des *êtres* [...] qui sont entrelacés à nous de manière indiscernable, mais sans y perdre leurs altérités » (*Ibid.*, p. 77) ?

Ce que nous pouvons commencer à dire de ce que racontent ces *possibles* récits, c'est que nous vivons dans un monde relié, interdépendant, interagissant ; que ce *nous* auquel nous nous identifions en tant qu'humains demande à être réexaminé au regard de notre situation parmi l'ensemble des vivants qui partagent avec nous la même habitation terrestre, depuis les bactéries et les virus jusqu'aux myriades de formes de vie animales et végétales ; que *notre histoire commune avec le vivant* est fondamen-

talement l'histoire de la Terre, histoire dans laquelle l'espèce humaine n'occupe qu'une part très réduite et très récente, tout en s'inscrivant – comme toutes les autres espèces – dans des formes d'histoire et peut-être de mémoire considérablement plus longues et anciennes ; qu'à l'aune de ces alliances et de ces appartenances, les *trames* et les *textures* de nos existences collectives et individuelles se trouvent considérablement agrandies et épaissies ; que nos *spatialités* et nos *temporalités* changent d'échelle et réinscrivent le cours de nos vies – non pas dans un ordre transcendantal du monde, dans un *cosmos* – mais dans un univers de la vie, dans un *biocosme*, qu'on l'appelle *Gaïa* avec Bruno Latour (2015) ou « communauté biotique » avec Baptiste Morizot (2017).

Et dès lors ce sont nos *écritures de la vie* qui sont interrogées, mises à l'épreuve, radicalement reconfigurées, parce que se pressent aujourd'hui dans nos vies avec une vigueur renouvelée la présence agissante du monde, les formes démultipliées du vivant avec les réseaux de relations, les univers de sensations et d'émotions, d'intérêts et de conflits auxquels elles ouvrent. Il s'agit donc de frayer ensemble quelques-unes des voies selon lesquelles les nouveaux récits de la Terre conduisent à penser à nouveaux termes la singularité du vivant, à en écrire les multiples formes d'existence. Et parmi celles-ci, celles de la *vie humaine* – avec ses particularités, et en particulier ses capacités autoréflexives – resituées, réaffiliées avec les autres formes du vivant mais aussi ses affleurements sensibles et ses vulnérabilités – éclairés d'une organicité partagée.

Quelle est notre « Cité » et quel « devenir-sujet » en Anthropocène ?

Comment l'Anthropocène questionne les façons d'envisager les espaces de pensée, les

méthodologies de recherche et comment il se situe par rapport au récit biographique lorsque se reconfigure le récit du monde et comment ce faisant les notions de « sujet » et de « Cité » sont-elles mises à l'épreuve ?

Quelle est notre Cité, à l'heure où nous prenons massivement conscience des conséquences de l'activité humaine et des catastrophes qu'elle provoque tant sur le régime climatique que sur la biosphère et la sociosphère ? *Quelle est notre Cité*, lorsque nous apparaissent de mieux en mieux les appartenances, les « parentés » (Haraway, 2020) qui sont les nôtres avec l'ensemble des formes du vivant ? *Quelle est notre Cité*, lorsque nous faisons l'expérience que nous ne sommes pas seulement *au monde* mais que nous sommes *du monde* ? C'est à une profonde mutation qu'invite cette refondation ou plutôt cette genèse nouvelle de la Cité.

Cette recomposition de la Cité nous amène à considérer l'autre terme de notre questionnement, celui qui concerne le « sujet ». *Quelle figure du sujet* pourrait-elle émerger de cette nouvelle genèse de la Cité, de quel *devenir-sujet* celle-ci serait-elle le lieu ? Plus que jamais et en relation directe avec une approche élargie et intégrative de la Cité, ce devenir-sujet sera un *devenir-sujet avec*, avec d'autres devenir-sujet humains, confrontés à toutes les formes d'altérité que présente la diversité humaine des cultures, des sociétés et des individualités comme aux multiples configurations des rapports sociaux et politique dans lesquels ils s'inscrivent ; mais aussi « en résonance », dirait Hartmut Rosa (2021), ou « en parentèle » selon Donna Haraway (2020) avec les entités et les êtres non humains avec qui nous partageons la même « appartenance terrestre ».

Ce devenir-sujet avec le monde est tout aussi bien un *sentir avec*, un *agir avec*, un *penser avec*, un *rêver avec*, un *créer avec*. Il démultiplie nos rencontres avec le monde et

avec les « autres » du monde, agrandissant ainsi notre capacité à *faire monde*, nous rendant plus « riches en monde » pour reprendre la formule de Heidegger. Avec la ré-habitation de notre appartenance humaine comme processus en constant devenir, c'est aussi notre « disposition à répondre », notre « responsabilité » qui est réinterrogée en tant que « propriété la plus fondamentale de l'homme et du rapport humain au monde » (Rosa, 2021, p. 60). De cette « disposition à répondre » qui fait de nous des sujets humains relève également notre « responsabilité » à l'endroit des entités et des êtres, humains et non humains, qui partagent notre habitation terrestre. De quoi et pour qui avons-nous individuellement et collectivement à *répondre* ? Quelle formalisation éthique, quelles conséquences praxéologiques, quelles traductions juridiques donner à cette présupposition de responsabilité ? S'il ne s'agit pas de répondre ici plus avant à des interrogations aussi massives, elles prêtent cependant à dessiner la figure d'un sujet *capable pour soi et pour le monde, répondant de soi et du monde*.

Restaurer la « cité subjective »

Une telle figure engage le sujet éthique mais aussi social et politique qu'est en puissance chacune et chacun d'entre nous. Et elle invite à considérer la relation du « sujet dans la Cité », en repensant les finalités des devenirs et des accomplissements mutuels du sujet et de la Cité et en dénonçant les impasses écologiques et humaines auxquelles mène un système économique-politique voué pour se maintenir à une accélération indéfinie de productivité, de croissance et de consommation. Contre ces formes de « perte du monde » (Rosa, 2021), peut-être faut-il en appeler avec Félix Guattari à la « restauration de la Cité subjective » entendue comme « refinalisation collective des

activités humaines » (2018, p. 34), réorientant les finalités économiques mais aussi scientifiques et technologiques de la Cité à venir pour viser une « réappropriation individuelle et collective de la subjectivité humaine » (*Ibid.*, p. 65).

La « Cité » à laquelle appelle l'âge anthropocène résulte de plusieurs niveaux de prise de conscience ou de réflexivité axés autour d'une *réflexivité politique* nourrie d'une *réflexivité géologique et historique* qui redécouvre les échelles et les régimes de temporalité de son habitation terrestre, d'une *réflexivité anthropologique* qui redéfinit les espaces auquel nous appartenons avec les autres espèces, animales et végétales (Latour, 2015 ; Morizot, 2020), d'une *réflexivité anthropologique* qui nous resitue dans la cartographie du vivant, réinterroge nos relations avec les entités et les espèces non-humaines, revisite nos modes d'identification (Descola, 2005) et enfin d'une *réflexivité sociale* qui ne sépare pas les questions des inégalités de classe, de race, de sexe et de genre des questions écologiques mais prend en compte leurs étroites conjonctions. Il s'agit d'une Cité qui, prenant l'ensemble de ces dimensions en compte cherche à concevoir le cadre et les orientations à partir desquels les traduire en propositions politiques sur une scène publique élargie (Latour, 2017 ; Charbonnier, 2020).

C'est dans ce périmètre réflexif que vient s'inscrire la question posée en titre dans cette communication d'un « comment faire science autrement » avec toutes les exigences des engagements et responsabilités éthiques et politiques que cela implique. Faisant corps avec la Cité, ancrée dans ses réalités collectives et individuelles, une science en Anthropocène ne peut s'envisager qu'à l'écoute du vivant, au plus près des vies de ses habitants, de leurs situations et conditions, de leurs engagements et replis, de leurs élans et hésitations, de leurs

heurts et malheurs, de leurs déterminations et tremblements, de leurs rêves et affects, leurs milieux et dans la « portance de leurs appartenances avec d'autres vivants et non vivants (Pierron, 2021) p. 33). La parole des acteurs, les récits qu'ils livrent de leurs expériences et leur partage ouvrent à une écologie narrative, innervant une « Cité subjective » que l'on peut mettre en lien avec la « démocratie sensible » développée par Michaël Fœssel (2008), catégorie perceptive émanant de la sphère du sensible et valorisant l'importance des expériences et des affects dans la constitution des liens démocratiques. La démocratie sensible propose une manière subversive de penser le politique et ses acteurs, faisant valoir plutôt des individus affectifs que des individus performants pris dans des réseaux relationnels, faits de rencontres et d'intériorisations émotionnelles donnant consistance et épaisseur à un soi en résonance avec le monde. Se laisser « vulnérabiliser » par l'autre n'est pas être humilié ou écrasé mais être enrichi parce que cela signifie qu'il y a eu rencontre et partage d'affects. Pierron propose la notion d'*écobiographie* pour désigner ce mouvement où l'écriture de la vie entre en entente sensible avec les milieux de vie, les vivants et les non vivants, les traversées émotionnelles, les épiphanies subjectives, signes d'une appartenance relationnelle à la Terre (2021). Cet ensemble augurerait d'un nouveau grand récit du monde participant à l'édification d'une Cité subjective vivant de la conscience des interdépendances de ses acteurs, de l'audace de leurs émotions, des puissances de leurs vulnérabilités, de la force de leurs incertitudes et de la sagesse de leurs errances.

Ajoutons une réhabilitation du corps, la plupart du temps radié tant du côté de la recherche que du côté de ses acteurs. Quelle alliance se noue chez un chercheur lorsque *l'esprit rencontre le corps* ? Quel impact ont

les émotions sur l'organisation de sa pensée, qu'ouvrent-elles et qu'engagent-elles ? Et que se joue-t-il de la part du public récepteur lorsqu'il est touché, quelles formes de réception et de participation *prennent corps* ? Osons envisager une communauté scientifique qui serait non seulement d'esprit mais aussi de corps. Une communauté scientifique incarnée qui partagerait le savoir comme une expérience totale où l'expression du corps engagerait d'autres formes d'élaboration, de réception et de participation. Une communauté scientifique « résonante » au sens d'Harmut Rosa (2018 ; 2022) où l'intime et le sensible féconderaient l'esprit, où le corps ne se dissocierait pas de l'intellect, créant un espace relationnel fertile qui rejoindrait l'idée d'une « démocratie sensible » développée par Michaël Fœssel. Utopie concrète ou futur désirable ?

Quelle posture pour un chercheur en Anthropocène ?

La recherche biographique revendique l'ancrage expérientiel de la production scientifique et la constitution d'un savoir scientifique se nourrissant de l'incertitude nomothétique de ses objets de recherche et de la richesse idéographique des expériences humaines qu'elle étudie. En tant que science du singulier, elle s'attache à « *l'étude des modes de constitution de l'individu en tant qu'être social singulier* » (Delory-Momberger, 2013) dans une attention aux modes de subjectivation que chacun est contraint ou met en œuvre dans les positions sociales qu'il occupe dans la Cité. Les conditions et les modalités de subjectivation sont en effet différentes selon les sociétés et les cultures, tout comme il y a des degrés différents d'appartenance à une même société en fonction des statuts sociaux et politiques des uns et des autres. La réalité incontournable de l'Anthropocène pour la recherche biogra-

phique ouvre le champ à des refigurations de la construction de soi d'un sujet dans la Cité lorsqu'elle inclue le milieu des vivants et des non vivants, supposant une disposition subjective à une expérience intra-subjective qui trouverait son sens dans un espace renouvelé du « commun ». Dans son écologie des savoirs, Boaventura de Souza Santos questionne le statut des silences des personnes, des groupes, des populations que privent de légitimité et de parole les pouvoirs dominants (2011, p. 21-29). Quelle valeur leur accorder et comment leur donner droit de Cité ? Les silences sont des expressions de soi au même titre que les paroles, elles portent juste le poids des conditions sociales et politiques de leurs locuteurs. Jean-Philippe Pierron, de son côté, interroge la subjectivité lorsqu'elle se déplace à un « soi élargi », en orientant l'attention sur le sens profond de ce que signifient nos appartenances, nos interdépendances et nos incarnations et ce qu'est être « de la Terre » en entrant dans un ressenti sensible avec l'animal, le végétal ou le minéral (2023). Ces déportations de soi sont signifiantes de la complexité de subjectivités « décoïncidées » (Jullien, 2023) tournées vers une volonté de création d'un autre nouveau.

Le geste du chercheur en Anthropocène relève d'un geste éthique et politique ancré dans une épistémologie de la relation. Sa qualité première est de savoir écouter, c'est un « art de l'attention » (Pierron, 2021), une création dans une co-présence et une disponibilité à l'accueil, un être-là dans un soin de l'autre, une esthétique du tact. Écouter, c'est accueillir l'autre dans sa présence physique et mentale, lui offrir l'hospitalité en le respectant sans oublier une vigilance à soi-même en tentant d'appréhender au mieux ses propres limites, ses failles et ses forces. Écouter, c'est entendre et permettre à l'autre de s'entendre, d'être maître de ses paroles ou de ses silences, c'est

les respecter. C'est aussi accepter de faire don de son temps, c'est oser vraiment rencontrer l'autre et se faisant, se rencontrer soi-même. La rencontre est une expérience de l'autre avec soi et de soi avec l'autre, les personnes s'éprouvent mutuellement dans cet *entre*, elles cherchent leur en-commun et c'est dans ce pouvoir créateur de l'*entre* que s'effectuent écoute et nouage de l'altérité (Jullien, 2012). La confiance naît de l'ajustement de l'autre avec soi et de soi avec l'autre, elle demande une disponibilité et un double mouvement d'accueil et de don nourri d'une énergie relationnelle mais c'est également une rencontre de forces de vie en présence, c'est un élan vital vers l'extériorité que représente l'autre, une élévation ontologique. La rencontre induit de la responsabilité, celle dont Levinas nous dit qu'elle est soucieuse de l'autre, bienveillance et sollicitude parce que sa vulnérabilité m'oblige (Lévinas, 1990).

Cette posture demande au chercheur humilité, gratitude et sollicitude, humilité parce que tout savoir acquis est « falsifiable », il ne vaut que tant qu'aucun autre énoncé d'observation ne lui vienne en contradiction (Chalmers, 1987, p. 76) et il doit rester humble dans ses connaissances. Gratitude pour le don que lui fait l'autre de sa personne en l'accueillant dans sa parole et en lui ouvrant ce que Bachelard appelle son « immensité intime » et sollicitude pour l'engagement et la responsabilité sociale et politique que chacun se doit de porter à l'égard de l'autre.

Le geste du « chercheur autrement » est un *prendre soin* de l'autre, de soi et du monde avec l'autre et avec soi dans les rapports et relations sociales et dans l'attention aux formes et aux milieux de vie à l'ère de l'Anthropocène où la conscience des dépendances et des vulnérabilités du vivant – en nous, entre nous et hors de nous – ouvre à une compréhension relationnelle de l'être au monde. Ce geste relève d'une

éthique relationnelle et politique et d'une responsabilité. Comment instaurer dans la recherche un nouvel art du *prendre soin* qui prendrait en considération toutes ces valeurs dans une relation d'attention au vivant, sans bien sûr entrer dans une vision irénique d'une recherche dénuée des réalités de terrain et des contraintes institutionnelles de tout ordre ?

Pour continuer la réflexion...

Toute science est un artefact humain et toute production scientifique située. Les concepts et les notions sont toujours liés à une historicité de la pensée et ils révèlent la dimension axiologique et idéologique de tout discours scientifique, quelle que soit sa volonté d'objectivité. La recherche biographique est une science du singulier social et son fondement épistémologique réside dans la raison dialectique capable de comprendre la praxis synthétique qui s'effectue entre individus et sociétés marqués par la diversité, l'asymétrie et l'inégalité. Aurélien Barrau, astrophysicien et philosophe, dénonce ce monde où le « techno-scientisme solutionniste » prend le pas sur la complexité des forces agissantes du vivant, donnant l'illusion de faire corps avec le réel, fort d'explications et de résolutions techniques, ancré dans le « prosaïque », il fait l'impasse sur la dimension « poétique » de l'existence, ce qui ne se définit pas, s'expérimente, se crée, se tâtonne, se vit avant tout (2023). Barrau en appelle à une révolution politique, philosophique et poétique, mettant en valeur la faillibilité de l'humain, le surgissement du sensible et la portée heuristique des arts et des lettres « armes de précision » dans la construction d'un nouveau démocratique où la liberté fondamentale est celle de *pouvoir vivre* et cela, dit-il, nous l'avons oublié.

Pierron, quant à lui ouvre lui aussi au poétique de l'existence qu'il considère comme

une « attention aux épreuves du fugace » - une senteur florale ou végétale, l'envol d'un oiseau, un regard croisé, une silhouette aperçue mais aussi la pollution d'une source, un paysage hérissé d'éoliennes, un animal blessé, etc. - qui sont dans leurs fragilités contingentes des manifestations du monde subjectivement individuantes où « se trame le tissu écobio-graphique d'une vie humaine et que s'opère son individuation » (2021, p. 25). Ce sont des intensités relationnelles sensibles, des « images qui nous habitent en nos capacités de rêver, de prendre la mesure de nos possibles et de nos puissances d'agir » (p. 34). La graphie du monde traverse le poétique et le premier cercle des Romantiques allemands l'avaient bien compris lorsqu'ils affirmaient avec Novalis qu'il fallait « romantiser le monde » (*die Welt romantisieren*) pour atteindre sa fulgurance, le comprendre et apprendre à le transformer (Delory-Momberger, 2010 ; 2004). Gardons au cœur ces pionniers qui nous dessinent de premiers contours d'une « science autrement », laissons-nous nous en inspirer et continuons cette œuvre vitale dans un en-commun solide et résolu.

Références

- BARRAU, A. **Il faut une révolution politique, philosophique et poétique**. Paris : Les Apuléennes, 2022.
- BARRAU, A. **L'hypothèse K. La science face à la catastrophe écologique**. Paris : Grasset. 2023.
- CHALMOIS, A. **Qu'est-ce que la science?** Paris : La Découverte, 1987.
- CHARBONNIER, P. **Abondance et Liberté. Une histoire environnementale des idées politiques**. Paris: La Découverte, 2020.
- DELORY-MOMBERGER, C. **Les Histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation**. Paris: An-thropos, 2020.
- DE SOUSA SANTOS, B. **Épistémologies du Sud. Études**

rurales. n. 187, 2011.

DESCOLA, P. **Par-delà nature et culture**. Paris : Galimard, 2005.

FOESSEL, M. **La privation de l'intime**. Paris : Seuil, 2008.

GUATTARI, F. **Qu'est-ce que l'écophilosophie**. Paris : Lignes/Imec, 2018.

JULLIEN, F. **Rouvrir des possibles. Dé-coïncidence, un art d'opérer**. Paris : éditions de l'Observatoire, 2023.

JULLIEN, F. **L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la chaire de l'altérité**. Paris : éditions Galilée, 2012.

LANASPEZE, B. Avant-propos à J. B. Callicott. **Éthique de la terre**. Marseille : Wildproject, 2021.

LATOUR, B. **Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique**. Paris : La découverte, 2015.

LATOUR, B. **Où atterrir ? Comment s'orienter en po-**

litique ? Paris : La Découverte, 2017.

MORIZOT, B. **Manières d'être vivant**. Arles : Actes Sud, 2017.

PIERRON, J-P. **Je est un NOUS. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant**. Arles : Actes Sud, 2021.

PIERRON, J-P. **Méditer comme une montagne**. Ivry sur Seine : éditions de l'Atelier, 2023.

ROSA, H. **Résonance. Une sociologie de la relation au monde**. Traduction de S. Silberfarb & S. Raquillet. Paris : La Découverte, 2018.

ROSA, H. **Accélérons la résonance ! Pour une éducation en Anthropocène**. Entretiens avec N. Wallenhorst. Paris : Le Pommier, 2022.

Recebido em: 15/01/2024

Revisado em: 30/05/2024

Aprovado em: 03/06/2024

Publicado em: 15/06/2024

Christine Delory-Momberger é professora em Ciências da Educação da Universidade Paris 13, Sorbonne Paris Cité. Professora Associada do Programa de Pós-graduação em Educação e Contemporaneidade da Universidade do Estado da Bahia. Fundadora da Universidade Ouverte du Sujet dans la Cité (UOSC) e presidente do Colégio Internacional da Pesquisa Biográfica em Educação (CIRBE). Membro de vários organismos e redes de pesquisa internacionais (serviço franco-alemão para a juventude, Deutsche Gesellschaft für Erziehungsgesellschaft, Gesellschaft für Historische Anthropologie, BioGrafia (rede América Latina-Europa de pesquisa biográfica), CIPA (Congresso Internacional de Pesquisa (Auto)biográfica), International Auto/Biography Association. *E-mail* : delory@univ-paris13.fr